

CHAPITRE 7

LES COUCHES INCONSCIENTES DU LANGAGE

La langue comme système en exercice est-elle entièrement consciente ? Suffit-il, par exemple, d'être renseigné sur les « fautes » pour les éliminer de son langage parlé ? D'aucuns n'arrivent jamais à remédier à des idiolectes comme *à cause que, il faut mieux*, même si on les leur a signalés cent fois. Située dans les muscles de l'appareil phonatoire et dans le cerveau, la langue est relativement inconsciente. Elle pourrait se plier à des actes de volonté clairs suite à des recommandations ou à un enseignement mais c'est à condition que cet effort reste, le temps de se fixer, sous la constante surveillance de la claire conscience. Il ne peut donc porter que sur un petit nombre, maniable, de formes, de règles ou d'associations sémantiques. Le problème commence du fait de la distraction possible, ou lors de la multiplication des fautes à corriger. Dans les langues de culture, il y a tant de nuances en constante évolution que personne ne peut les assimiler entièrement, à moins d'y consacrer plusieurs années.

Il y a donc une grande part d'automatismes. Le nombre des structures impliquées dans la moindre phrase rend improbable, même chez les meilleurs diseurs, l'effectuation consciente de tant de choix imbriqués les uns dans les autres. Prenons l'exemple de Sollers dans *Paradis*, roman dont il a fait une lecture à voix haute en vue d'un enregistrement¹. En dépit de la souplesse de sa diction, de sa parfaite connaissance du texte, de son maniement éprouvé des bases de la culture littéraire contemporaine, il arrive assez souvent qu'il y ait une sorte de décalage, rattrapé plus ou moins in extremis, entre le ton et le contenu. L'art de l'acteur, qui possède ses répliques jusqu'aux moindres inflexions de voix, permet d'éviter de tels inconvénients mais au prix d'une mémorisation poussée, à laquelle Sollers visiblement n'a pas cherché à se soumettre. Dans un texte soigné, le nombre des choix quasi simultanés est tel qu'à moins d'en automatiser une partie, il est impossible de pourvoir à tout.

Ne dépendent de la conscience immédiate que quelques hésitations surmontées. Le reste est de l'acquis, dont le fonctionnement échappe à la conscience du moment. Ainsi apparaissent notamment ces précieux lapsus révélateurs. Il y a même complicité généralisée, si l'on peut dire, pour surmonter la norme car, dans un échange verbal courant, on suit seulement la pensée (et l'on devine les intentions) sans avoir non plus grand temps de s'intéresser à la forme. La plupart des maladresses du parlé ne sont visibles que si l'on opère une transcription.

Cette formulation spontanée est moins surveillée et peut alors se révéler parfois extrêmement sensible aux influences, à l'usage le plus pratiqué, aux niveaux de langue, aux subgrammaires de l'interlocuteur, et jusqu'à son attitude implicite vis-à-vis de la correction

1. Aux éditions du Purgatoire, Bruxelles.

langagière. Les motivations linguistiques, c'est-à-dire les raisons de donner une réponse plutôt qu'une autre (dont on a vu l'importance au chapitre précédent, lorsqu'il s'agit d'expliquer une strate inférieure) ne restent pas incommunicuées, même si elles ne se perçoivent pas très clairement. Elles se réveillent parfois des heures plus tard, quand on y repense, et que le texte revient à la mémoire avec tel détail, inaperçu sur le coup.

Alors, où se situent les couches inconscientes du langage? Il s'agit de motivations qui ont rapport au système d'expression et qui réunissent sans qu'ils s'en doutent ceux qui ne se rendent pas trop compte qu'ils simplifient exagérément la langue.

Des exemples vont éclairer la situation.

C'est _____ lui que j'ai réussi.	
1) à cause de	3) <i>N'importe.</i>
2) grâce à	4) <i>Selon la nuance de sens.</i>

Avec **grâce à**, le tour paraît « plus » mélioratif qu'avec **à cause de**. Or la plupart des groupes ne s'accordent pas pour donner la préférence à

Selon la nuance de sens. Le groupe égyptien par exemple préfère *N'importe* (première strate), jugeant sans doute le contexte tellement explicite que la connotation particulière aux liens ne peut plus rien y changer. Le Tchad et la Côte d'Ivoire partagent cette préférence.

En Tunisie, c'est la réponse 2 qui s'impose, en première strate, massivement. Aux yeux des étudiants de ce groupe, la formule méliorative doit dominer, sans doute pour assurer l'harmonisation au contexte. Le Burkina pense de même.

Le Maroc et la République centrafricaine sont pour la nuance de sens (comme les rédacteurs) mais la Q.C.M. reste très difficile à leurs yeux¹. La plupart des répondants marocains, 78%, optent pour **grâce à**, l'harmonisation, mais ils sont moins habiles (-3.15) et peuvent donc, de ce fait, concéder à ceux qui ont habituellement de meilleurs choix que les leurs, une opinion différente, à savoir que le contexte n'impose pas ce choix logique avec une force absolue, qu'on pourrait aussi insister moins sur l'aspect mélioratif et dire **à cause de**.

Leur résistance à cette ouverture peut provenir de leur langue de base. En arabe, il faut choisir entre : **bisababihi**, «par sa faute» et **bifadlihi**, «grâce à lui». Les connotations sont incontournables. L'opposition est si nette qu'elle interdirait les hésitations. Que les Banguissois qui ont pris la « bonne réponse » soient tellement plus nombreux confirme l'interférence. Il reste un curieux problème, cependant. Pourquoi les deux autres groupes arabophones n'ont-ils pas subi cette interférence de la même façon?

1. Ceux qui optent pour la nuance sont en première strate mais peu nombreux (4% au Maroc et 28% en République centrafricaine). Un mot pour justifier la préférence des rédacteurs: la réponse 2 est naturelle dans le contexte mélioratif de *réussir*, mais *à cause de* ne valoriserait pas l'intervention de *lui*, ce qui change quelque chose au sens. En effet, *lui* peut avoir provoqué le succès sans l'avoir cherché. On ne lui doit pas de reconnaissance, dans ce cas.

Revenons au groupe tunisien. Il donne trois fois plus de « bonnes réponses prévues » que le groupe marocain mais ce 13% est constitué de tous ceux qui répondent ailleurs de la façon la plus divergente. Leur réponse est donc inspirée par des motifs sans doute des plus imprécis. Ils ont dû répondre « au petit bonheur », poussés pas l'hésitation entre les deux premières formes, dont ils savent qu'elles sont courantes mais dont ils ne connaissent pas assez les valeurs respectives. On a souvent observé, en effet, que les strates inférieures « vident » les bonnes réponses de leur contenu espéré.

Lot Tunisie	%	Niveau	Invalide Sélectivité
2	88	-3.91	0.31
4*	13	0.00	0.00

On ne peut en dire autant du groupe égyptien, où les réponses 1 et 3 forment la première et la seconde strate. Ils ne sont pas la majorité car 85% optent pour **grâce à**,

Lot Egypte	%	Niveau	Invalide Sélectivité
3	05	5.19	0.35
1	10	3.11	0.35
2	85	0.00	0.00

comme en Tunisie. Mais cette fois, la majorité est constituée des plus faibles. Le tour arabe qui les incite à répondre ainsi est donc déjà plutôt subi que voulu. Il y a une évolution dans la valorisation implicite. Ce qui est devenu plein de sens, en français, pour eux, c'est la forme neutre (réponse 1), ou la possibilité de deux solutions (réponse 3), mais rien de plus. Personne n'a choisi *Selon la nuance*. Dans ce groupe, le choix du lien n'est plus tellement marqué en connotation. Sans être encore entré dans le système propre au français (la connotation appuyée sur le terme pris comme lien), il est en train de s'ébranler en direction des structures propres au français.

On touche ici du doigt comment la position respective des strates, que les questions soient validées ou non, peut dévoiler des motivations (et donc des subgrammaires plus ou moins inconscientes) parfois totalement divergentes d'un groupe à l'autre. Les distracteurs reçoivent leur ultime interprétation de la disposition d'ensemble. Les différentes superpositions de strates permettent de prendre en compte le point de vue des locuteurs sur la langue comme système de communication dans leur groupe. Parfois, l'analyse des structures comportementales permet d'apercevoir, sur ce que pensent les locuteurs, plus de motifs qu'ils n'oseraient en avouer publiquement, et toutes sortes d'évolutions, plus nuancées que l'observateur superficiel n'aurait soupçonné.

Du point de vue strictement saussurien, comme système de forme, la langue ne peut avoir d'inconscient mais les motivations linguistiques des sous-groupes de locuteurs, qui constituent leurs subgrammaires effectives, ne sont pas nécessairement bien identifiées par les locuteurs, elles peuvent être surdéterminées, elles laissent place à toutes sortes d'interprétations. Elles se situent donc bien dans la même zone que l'inconscient, individuel et collectif.

Étapes.

De même que l'individu effectue par étapes son passage de l'ignorance à la connaissance, le groupe s'échelonne en sous-groupes plus ou moins avancés sur ce parcours. Sentir qu'un problème se pose, accepter qu'il en soit ainsi (n'entend-on pas dire : je fais moins de fautes quand je ne pense pas à l'orthographe), se mettre à hésiter et savoir qu'on peut pencher sans le savoir vers de mauvaises solutions, commencer à percevoir entre les choix des différences (graphiques, lexicales, syntaxiques) et attribuer une valeur à chaque terme dans les alternatives..., choisir enfin à bon escient, découvrir la spécificité des cas d'applications, acquérir quelques certitudes enracinées dans sa propre expérience, en attendant d'autres acquisitions, telles sont, de ce parcours, les étapes naturelles.

Pour mieux cerner les phases d'un apprentissage, le hasard, qui fait parfois bien les choses, a laissé échapper une redondance à notre attention, en sorte que la même Q.C.M. a été posée deux fois, dans six pays¹. Sur une telle variété, il y a des chances raisonnables d'identifier quelques-unes des phases principales.

L'étendue de ses connaissances _____
étonne les camarades.
1. surtout 3. *N'importe.*
2. sur tout 4. *Selon le sens.*

Commençons par le point d'arrivée du parcours. *Selon le sens*, « bonne réponse prévue » serait le choix au-delà duquel il ne servirait à rien d'aller plus loin. Il suffirait donc que 100% des répondants aient fait ce choix. Phase

ultime... et la plus claire. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous commençons par là, alors que la chronologie du phénomène réclamerait l'inverse.

Aucun de nos groupes n'a atteint un tel degré d'avancement mais le Québec n'en est pas éloigné avec 88% de réponse 4. La deuxième strate y est *N'importe*, réponse qui suppose que la différence n'est qu'une question d'orthographe. Sont de cet avis 3% de répondants très faibles²

Lot	Québec	Valide	Sélectivité
	%	Niveau	
4*	88	-4.45	0.27
3	03	-5.22	0.27
2	09	0.00	0.00

(-5.22). Les 9% qui restent, encore plus faibles, écrivent *sur tout*. Leur prochaine étape serait d'apprendre qu'il existe aussi, en un mot, un adverbe, *surtout*. On peut penser qu'ils sont capables d'entamer cet apprentissage. Du moins, faibles comme ils sont, doivent-ils se douter qu'ils ne savent pas tout sur ce point. Cet état de chose constitue un ensemble représentatif d'un certain degré de connaissances, avec trois positions possibles, qui sont comme des marches à franchir vers la maîtrise finale.

1. Avec deux pays où elle n'a été posée qu'une fois, cela donne quatorze groupes.

2. Forcément très faibles puisque 88% des plus forts ont choisi 4.

Or les étapes antérieures ne sont pas nécessairement les mêmes partout. Un groupe tunisien a 63% de « bonnes réponses ». La deuxième strate y est *surtout*, comme si l'adverbe était seul vraisemblable dans le contexte (en arabe, **khâssatan**). Elle est au niveau -2.10. Le reste, de plus faibles encore, a pu croire que la préposition *sur* et l'indéfini *tout* ne pouvaient exister que séparément (interférence avec l'arabe **'ala kullî shay'**, « sur toute chose »). Cette erreur est-elle correctement interprétée en pensant à une autre interférence, quelque peu contradictoire avec la première? Ceux qui la suivent ont-ils, comme les Québécois, à apprendre l'adverbe *surtout* dont ils devraient connaître l'équivalent arabe? S'ils le connaissent, doivent-ils seulement apprendre que **khâssatan** a son équivalent en français sous la forme *surtout* (en un mot)? Le contexte de l'interférence modifie le point à enseigner et la manière de l'aborder.

Lot Tunisie	%	Valide	
		Niveau	Sélectivité
4*	63	-0.84	0.39
1	13	-2.10	0.33
2	25	0.00	0.00

Autre étape : 37% de *Selon le sens* à Bangui. La deuxième strate y est *N'importe* (11%, sélectivité nulle) comme au Québec (mais juste à la moyenne dans l'échelle des habiletés). Viennent ensuite, comme en Tunisie, *surtout* (25%, -2.66), donc une préférence pour l'adverbe, et *sur tout* (22%, -8.24).

Lot Bangui	%	Valide	
		Niveau	Sélectivité
4*	37	1.64	0.19
3	11	0.00	0.00
1	25	-2.66	0.23
2	22	-8.24	0.21
+	05	0.00	0.00

Ceux-là pensent-ils que c'est l'adverbe qui devrait s'écrire en deux mots? Ils n'ont pas l'interférence de l'arabe pour les mettre sur la piste d'un autre sens. Ils doivent plutôt flairer quelque piège (comme d'habitude dans cette langue fertile en occasions de se faire prendre en défaut) car une dernière strate, 5%, est faite de rejets.

Avec des nuances locales, on voit tout de même s'esquisser une hiérarchie des acquisitions successives. Une des toutes premières subgrammaires consiste à ne pas envisager la possibilité d'une dualité de sens. Ensuite vient la méfiance à mettre en un mot ce qui est formé d'une préposition et d'un pronom. Ces deux subgrammaires sont aussi attestées par les quatre groupes suivants.

Le Burkina, le Maroc, le Tchad et la Côte d'Ivoire offrent des tableaux très proches et étonnamment semblables. Les pourcentages varient mais l'ordre des strates est identique : *Selon le sens* (29%, 26%, 24%, 9%), *sur tout* (47%, 18%, 33%, 48%), *surtout* (15%, 43%, 41%, 28%) et *N'importe* (8%, 13%, 1%, 2%). Le sens

Lot Côte d'Ivoire	%	Valide	
		Niveau	Sélectivité
4*	09	5.96	0.24
2	48	-0.36	0.47
1	28	-3.70	0.28
3	02	-4.02	0.28
-	14	-4.32	0.00

de ce *n'importe* ne devrait pas être le même que tout à l'heure, quand il était en seconde position. Il s'éclaire par la proximité d'abstentions en dernière strate, abstentions qui peuvent atteindre 14% (Côte d'Ivoire). C'est presque un aveu d'impuissance. Du reste, la proximité paradoxale des deux strates précédentes peut aussi être abordée à la lumière d'un certain désarroi. Elles sont le fait de gens qui tiennent avant tout à une solution unique,

mais qui, distinguant mal les deux sens, n'ont pas de bonne raison de préférer l'une des solutions à l'autre.

Une troisième étape dans les subgrammaires se distingue ici. Elle consiste à penser que les formes ont quelque chose de fixe, qu'il ne peut pas y avoir deux solutions¹ à un problème de correction.

Les quatre groupes sont à peu de choses près dans la même situation au point de vue de ce qui est connu et de ce qu'il reste à apprendre. En même temps qu'on leur apprendra qu'il existe réellement deux formes toutes proches, on peut leur indiquer les deux sens (puisque certains répondants les connaissent déjà).

Reste deux groupes qui valident « presque » la question et quatre groupes qui ne la valident pas.

Un groupe tunisien a *surtout* en première strate mais sans fiabilité (0.50) Vient ensuite la bonne réponse avec 73%. Il est donc proche du groupe tunisien rencontré d'abord. La préférence pour 1 serait une interférence avec **khâssatan**.

Un groupe tchadien a *N'importe* en première strate mais sans fiabilité (0.50). Vient ensuite la bonne réponse avec 12% puis, comme presque partout, la réponse 2 avant la réponse 1, comme si la forme-*sur tout* l'emportait sur la forme, déjà rencontrée aussi, *surtout*. Ce cas de figure étant le plus fréquent, on peut isoler une quatrième étape de subgrammaire. Ceux qui détachent des mots détachables sont d'un meilleur niveau car ils analysent plus. Ils doivent penser qu'il vaut mieux détacher les mots, quand ils sont détachables, même dans les composés.

Lot	Tchad %	Presque valide		
		Niveau	Sélectivité	Fiabilité
3	01	9.71	0.28	0.50
4*	12	3.93	0.30	0.92
2	41	-6.27	0.02	0.98
1	45	-12.62	0.22	0.98
-	01	0.00	0.00	0.50

Ces deux tableaux permettent de donner un enseignement qui concerne cette fois la forme des mots composés. On y distinguera trois états : **céleri rave**, **chou-rave** et **betterave**. Peut-on descendre encore des échelons ? Quel sont les tableaux des quatre derniers groupes ?

Il y a d'abord une Q.C.M. invalide mais qui n'était pas loin d'être « presque » valide. Il s'agit d'un autre groupe ivoirien ayant passé le même questionnaire, corrigé dans le même lot. Son premier sous-groupe est *N'importe* avec un niveau

Lot	Côte d'Ivoire (autre groupe) Invalide			
	%	Niveau	Sélectivité	Fiabilité
3	05	7.22	0.24	0.80
4*	17	3.13	0.24	0.93
1	26	0.27	0.18	0.95
2	49	-7.96	0.27	0.97
-	03	0.00	0.00	0.67

très élevé (+7.22), ce qui est possible vu sa minceur (5%). Le *Selon le sens* qui suit (17%) peut-il vouloir dire que les deux sens ont été distingués ? Ce n'est pas impossible, dans la mesure où le choix de *surtout* (troisième strate) y verrait l'adverbe, mais ce n'est pas assuré

1. Idée répandue notamment dans les milieux dépourvus de liberté linguistique, où l'on se trouve acculé à la conformité (enseignement, administration).

dans la mesure ou la quatrième strate, *sur tout* (49%, niveau ultra-faible : -7.96), est plutôt un choix orthographique, ce qu'une dernière strate d'abstentions confirmerait. La difficulté de l'interprétation ne débouche sur rien et, dans le doute, c'est l'enseignant qui fera mieux de s'abstenir (d'enseigner quoi que ce soit à partir de cette question, pour ce groupe).

Le groupe burkinabais qui suit a pour préférence *sur tout* avec 51% des voix. Même si la bonne réponse suit avec 33%, son niveau est si bas (-4.67) qu'il est certain que la prétendue différence de sens n'est pas celle que l'on doit attendre. Quant au *surtout* de la troisième strate, il n'est aux yeux de ce groupe qu'une variante orthographique, ce que confirme la dernière strate, *N'importe*.

Lot	Burkina %	Invalide	
		Niveau	Sélectivité
2	51	-0.25	0.08
4*	33	-4.67	0.21
1	15	-13.24	0.21
3	01	0.00	0.00

Il semble que la première strate, ici, puisse s'expliquer par l'existence d'une quatrième subgrammaire. On peut enseigner à ce groupe les variantes du trait d'union mais mieux vaut le faire à partir d'autres Q.C.M.

On trouve des groupes qui en savent moins encore sur ce point. Un groupe égyptien opte pour *sur tout* (5%, pas de fiabilité) puis pour *surtout*, sans transition (70%). Excellente mémoire visuelle! Car la distinction des deux sens ne peut pas être le fait des plus faibles (20%, -5.64), qui arrivent en troisième strate, immédiatement suivis de *N'importe*. Ils ne savent pas mais, le hasard aidant, ils croient savoir; ils ne comprennent pas mais ils voudraient avoir compris... On pourra revenir sur ce point avec eux plus tard. Ils ont d'autres urgences.

Le second groupe égyptien n'est pas très différent du premier. Il ferme la marche avec le même dispositif à ceci près que 10% d'abstentions suivi de 5% de *N'importe* précèdent la « bonne réponse », histoire de nous prévenir plus crûment qu'il serait aberrant de voir dans *Selon le sens* ce qu'il faudrait normalement y trouver. Et pour que ce soit encore plus irréfutable, une dernière strate de 5% réunit des rejets de la question.

Peu de chose à extraire, en somme, de cette ultime étape de l'analyse, si ce n'est que se trouvent ici reconstitués les tout premiers pas à franchir dans un parcours d'apprentissage. Mis à part leur intérêt pour la recherche en didactique du français, il n'y a pas grand-chose à tirer de ces Q.C.M. invalides, si ce n'est leur caractère impropre à l'enseignement.

Mais l'on peut déjà tirer de l'ensemble de ces observations quelques conclusions plus générales. Mieux vaut partir de questions validées ou « presque » pour établir des règles de subgrammaire pertinentes. Et les points de langue qui constituent des étapes d'apprentissage pour les groupes auxquels nous avons posé cette Q.C.M. se ramènent à trois.

Motivations « linguistiques ».

De quoi sont constituées, précisément, les subgrammaires? Elles sont moins développées que celles des grammairiens, dont les règles sont parachevées; mais surtout, elles semblent présenter de celles-ci une sorte de réduction tactique, psychologique.

« Chercher un sens unique » sans se préoccuper d'amphibologies éventuelles, est la première couche subgrammaticale. Elle provient d'abord du fait que ces étudiants n'ont pas découvert ce que Saussure appelle les deux faces du signe linguistique : le signifiant et le signifié. Il ne leur est pas nécessaire de connaître les noms scientifiques, mais, pour faire la distinction, il faut avoir compris que la forme ne fait pas toujours corps avec le sens. Toute relative qu'elle soit, il peut y avoir une certaine indépendance. Avoir acquis une telle compétence est un préalable à la compréhension de plus d'une règle de grammaire.

La « tendance à séparer les mots séparables » est une deuxième couche subgrammaticale. Elle permet de franchir, par exemple, la difficulté d'identifier *surtout* adverbe comme ayant un sens distinct de celui de ses éléments. On se rend compte que cette erreur est une conséquence de la première car c'est en opposant les deux sens qu'on peut arriver à distinguer les formes *surtout* et *sur tout*.

Curieusement, la troisième couche subgrammaticale reprend les points touchés par la première quoique sous un angle différent. « Il ne peut y avoir deux formes correctes », c'est un refus de la dualité mais du côté du signifiant cette fois.

Les grammaires informatisées actuelles impliquent un locuteur moyen, qui va se laisser remplacer par un programme. La difficulté rencontrée pour aller jusqu'aux détails dans la description du fonctionnement de la norme vient peut-être de l'aspect multiforme de la réalité linguistique. Il faudrait un moyen de tenir compte de la multiplicité des locuteurs réels. Ils façonnent tous ensemble constamment un système en évolution, dans lequel se forment des couches plus ou moins conscientes qui préparent le changement. C'est ce qui fait ce qu'on désigne souvent par une image : la vie de la langue.

Une grammaire qui rejoigne les règles que se donnent les usagers même non qualifiés — une grammaire plus démocratique que mécanique, pour ainsi dire — est à découvrir, et restera sans cesse à redécouvrir, car son évolution ne peut cesser.

Un « moment » pédagogique.

S'il y a, dans la vie, des moments psychologiques, on trouve dans le processus d'apprentissage¹ différents moments, plus ou moins indiqués, pour intervenir. On se souvient que le niveau d'apprentissage est le degré d'habileté qui offre le maximum de chances à une assimilation définitive. Il ne s'agit pas d'une bande étroite : elle va de la fin de la base au début du sommet de la courbe logistique, avec une accélération maximale au

1. V. ci-dessus, chap.1, paragraphes *Le phénomène d'apprentissage* et *En deux mots*.

moment où 50% des répondants « basculent » du côté de ceux qui savent. Les questions trop faciles ou trop difficiles ont donc moins de chances de convenir que celles de difficulté moyenne.

Mais où se trouve le groupe chez qui la bonne réponse n'est pas vraiment choisie et comprise, celui qui ne valide pas la Q.C.M. ? À une distance non mesurable (peut-être infinie) de la capacité d'apprendre (et même de comprendre). Si on s'obstine à faire, et d'autant plus laborieusement que la tâche se révèle sans espoir, cet enseignement, ou bien le groupe réagira négativement, il développera une résistance au moins passive, ou bien il comprendra autre chose, fera du « par cœur », passera de justesse son examen de contrôle, oubliera tout dès le lendemain, ne conservant que le souvenir cuisant de son ennui et de son incapacité.

Les programmes ministériels tracent sans doute leur tâche aux enseignants mais il reste à ces derniers, pour réussir, à trouver la voie qui peut conduire à ce terme les enseignés. L'efficacité pédagogique consiste à disposer, dans un ordre qui tienne compte des acquis et des besoins au départ, les éléments du programme ou les raccords nécessaires. Connaître ses élèves, ce n'est pas seulement savoir quelles sont les choses qu'ils ne savent pas : c'est aussi savoir lesquelles ils savent déjà, en vue d'établir un point de départ et un ordre d'apprentissage. Malheureusement, il y a en outre la disparité des niveaux. Là se trouve l'obstacle principal à un enseignement collectif.

L'enseignement en classe est possible parce que le moment pédagogique s'étend sur une large tranche dans les habiletés. Encore faut-il réunir les éléments du programme qui peuvent se situer dans cette tranche (qui se déplacera de semaine en semaine).

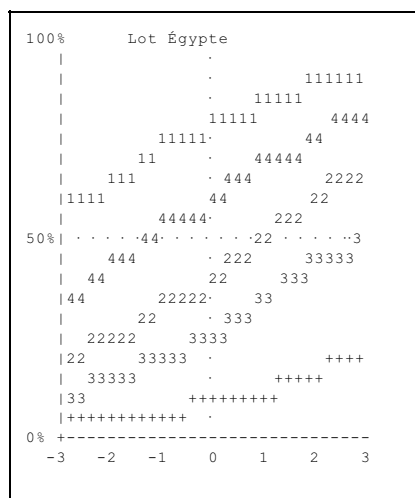
Le moment pédagogique est repérable pour un groupe par l'analyse de ses strates.

Les trois nouveau-nés qu'on a couchés dans le même lit sont des tripl__.

1. és 3. ers
2. ets 4. 1 ou 2

La forme en *-er* est celle du verbe mais les deux autres sont des variantes morphologiques (et sonores, car la voyelle finale est fermée avec *-és*, ouverte avec *-ets*).

Neuf pour cent de nos étudiants marocains ont répondu *1 ou 2* et ils forment la première strate : la Q.C.M. est valide (bien que très difficile). Trente pour cent des étudiants égyptiens ont fait le même choix mais les plus habiles du groupe ont rejeté la question ou bien ont choisi *-ers*. Les strates qui entourent celle de la réponse 4 sont celles de la réponse 1 et de la réponse 2. Il est clair que la « bonne » réponse est constituée de ceux qui hésitent entre 1 et 2...



Si l'on se fie au pourcentage des réponses sans aller voir ce que signifie exactement celui-ci (en interrogeant les intéressés ou en considérant la configuration des strates), on prend des vessies pour des lanternes. Le groupe égyptien n'est pas prêt à assimiler le détail (capital?) que représente la double graphie (et la double prononciation) de *triplet* (au sens de « nouveau-né » seulement).

Entre ces deux positions sur ce que nous appelons la spirale d'apprentissage se situe le groupe burkinabais. Sa première strate, 6%, est *triplés*. La deuxième, 6%, est la bonne réponse attendue. La troisième est *triplets*. La valeur de la deuxième strate est la même que dans le cas de l'Égypte, du fait de sa position entre les réponses 1 et 2. On peut penser, toutefois, que la Q.C.M. n'est qu'à un cheveu d'être validée. Un seul étudiant de moins aurait choisi *triplés* et la fiabilité de ce choix tombait sous la barre des 0.70, ce qui rendait la Q.C.M. presque valide (et utilisable).

Les strates permettent de situer les groupes avec précision, que ce soit à l'intérieur ou même à l'extérieur du « moment » pédagogique.

Une spirale ?

La progression d'un groupe au suivant sur l'axe des habiletés semble se faire autrement qu'en allant tout droit dans une direction précise. Il s'agirait plutôt de retours périodiques sur les mêmes marques. Après tout, il n'y a que quatre distracteurs. Ils peuvent être de niveau élevé ou faible et les groupes aussi. Ce qui se produit, alors, c'est que des choix identiques ont des motifs différents. On croirait se trouver au même point quand il y a une strate pour le même choix mais ce choix peut être accompagné de vues nouvelles. La forme choisie peut être mieux comprise : ce sont les capacités d'analyse qui changent. De très faibles font un choix faute de mieux ou par hésitation alors que de très forts font le même choix pour préciser les limites d'application d'une règle ou pour réunir divers cas en un seul concept. L'image d'une *spirale* plutôt que celle d'un *vecteur* semble donc pertinente.

Une spirale... comme la tour de Babel? Mais cette tour était une ziggourat. Elle fut bâtie en plaçant les briques au bout d'une voie qui s'élève en colimaçon. Elle devait rétrécir en montant. La spirale du langage (qui ferait chevaucher toutes les strates) est au contraire de plus en plus large. Elle a sa pointe à la base, avec quelque chose comme le cri primal qui présente une indifférenciation fond-forme. Elle accumule les distinctions, de plus en plus fines. Elle n'est pas limitée dans ses accroissements, elle peut prendre toujours plus de hauteur et plus d'espace. Sa limite est la capacité des sujets parlants (loi d'économie). La tour du langage est une Babel inversée.

En voici un exemple. Il porte sur deux problèmes pour le nom de jour : majuscule et pluriel.

Il eut l'insolence de dire qu'il me rembourserait la semaine des quatre ___eud___.

1. J, i 3. J, is
2. j, i 4. j, is

Vont ensemble le singulier et la majuscule, qui fait nom propre, ou le pluriel et la minuscule, ce qui

est la bonne réponse (les noms de jour et de mois ne prennent pas la majuscule, contrairement à ce qui se passe en anglais).

Ni Bangui, ni Ouagadougou ne sont prêtes à admettre la règle : leur première strate est au pôle opposé (*quatre Jeudi*). Cela peut avoir sa logique. On peut penser que pour ces groupes, placer une minuscule et le pluriel, c'est méconnaître la nature unique (la dénomination propre) du nom de jour. En ce cas, leur enseigner autre chose serait prendre le risque de compromettre une distinction importante. Mieux vaut passer par dessus ce problème sans le corriger, provisoirement. Ils pourront revenir sur la question plus tard. Quand cette distinction sera acquise et bien assimilée, avec des exemples d'événements historiques, il deviendra possible d'en détacher le cas des noms de jour de la semaine. On pourra donc revenir alors au même point mais sous un autre angle.

Mais que se passe-t-il au Maroc pour la même Q.C.M.? Elle est validée. Le groupe est donc plus fort sur ce point. Observons toutefois la tendance (la meilleure discriminance). Elle va à *Jeudis*. Or, justement, combien n'est-elle pas fréquente, cette majuscule aux noms de mois et de jours dans les en-tête de lettres privées, en France comme ailleurs en francophonie! Dans le groupe égyptien, ce n'est plus une simple tendance, c'est la première strate.

Lot	Maroc	Valide	
	%	Niveau	Sélectivité
4*	26	3.17	0.20
3	22	0.06	0.43
1	21	-1.58	0.31
2	26	-6.28	0.28
+	01	-6.93	0.28
-	04	0.00	0.00

On remarque par ailleurs que le pluriel surgit toujours dans la strate qui précède celle de la majuscule ou de la minuscule au singulier. Il jouit d'une sorte de préséance.

Ici, on peut voir se dessiner un étage de la spirale. Les solutions, pas à pas, se rapprochent de l'usage officiel. Il y a ceux qui choisissent *jeudis* sans voir le problème du nom propre, puis ceux qui choisissent *Jeudis* sans voir que le pluriel peut rendre ce nom moins unique. Ensuite vient la strate de ceux qui optent pour un nom propre mais plus abstrait, *Jeudi*, suivis de près par les partisans d'un nom commun abstrait, *jeudi*. Un rien plus habiles, il reviennent au nom propre sans oser quitter l'abstraction, *Jeudi*. Après quoi, ils se disent que les noms propres aussi peuvent recevoir la marque du pluriel: *Jeudis* à nouveau, en meilleure connaissance de cause. De là à se dire que le nom de jour pourrait ne prendre la majuscule que pour désigner un événement historique, il y a un dernier pas, qui permet de trouver la meilleure réponse, *jeudis*, pour la bonne raison. On est revenu au point de départ pour un motif qui suppose non plus de l'ignorance mais une plus grande compétence. Un tour de spirale a été bouclé.

L'interprétation des strates est donc un point délicat, qui demande une vue d'ensemble où les invalides sont intégrées. Il est nécessaire d'entrer dans le détail des motifs. Voici un autre exemple, pour lequel il y a eu validation dans trois pays, avec la même disposition de strates.

Mon frère est venu me voir. Puis, il m'a demandé de _____ chez lui.

1. le pousser 3. l'accompagner
2. le raccompagner 4. Selon le niveau de langue.

À Bangui, où fut rédigée la Q.C.M., *pousser* est courant au sens de « raccompagner » mais il

est enseigné que c'est un exemple d'africanisme à éviter. Dès lors, plus personne ne se permet un tel choix, contrairement à d'autres pays, où l'on a pu lui trouver une saveur concrète ou imagée.

C'est la réponse 2 plutôt que la 3 qui doit être considérée comme la meilleure à cause de la nuance offerte par *pousser*, qui ne va pas jusqu'à l'idée de «repousser en vue de s'en débarrasser» mais qui suppose un retour ensemble et non un aller ensemble.

La réponse 4 aurait pu avoir sa valeur si la différence entre *accompagner* et *raccompagner* était une différence de niveau de langue, alors que c'est une nuance de sens.

À travers tous ces mécanismes, destinés à traquer les moindres mouvements qui décèlent les motivations linguistiques des sous-groupes, dans trois pays on a exactement les mêmes strates. Et elles ont presque la même épaisseur respective! Il s'agit du Burundi, du Burkina et du Mali, où domine *raccompagner* avec 20 à 33% de répondants. La deuxième strate est plus fournie (et plus sélective) avec 40 à 66%. Elle concerne *accompagner*. Vient ensuite la réponse 1, avec 1%, 5%, 6% mais une très bonne sélectivité. Elle annonce naturellement la 4, *Selon le niveau de langue*, qui recueille 7, 15 et 26% des suffrages des moins habiles.

Lot Mali	%	Valide Niveau	Sélectivité
2*	26	2.71	0.23
3	46	-2.34	0.25
1	01	-2.34	0.27
4	26	0.00	0.00

Les subgrammaires semblent relativement claires. Dans le choix de *pousser*, on songe à une interférence ou à un goût pour la force de l'image mais l'interférence aurait pu attirer un plus grand nombre d'adeptes et le goût de l'image conviendrait mieux à des étudiants d'un autre niveau (ils ne sont qu'en-dessous de -2). Une autre motivation conviendrait : simplement que *pousser* soit un mot beaucoup plus courant.

La réponse 4 regroupe une assez bonne tranche de répondants les plus faibles. Ils ont sans doute de la peine à voir quels sont les enjeux des choix et ils se résolvent donc à ne pas choisir. Ce qui confirme cette interprétation est une petite strate ultime d'abstentions, 2 et 6%, dans deux des trois pays. Comme on dit : «Dans le doute, abstiens-toi».

Lot Burundi	%	Valide Niveau	Sélectivité
2*	20	4.27	0.20
3	66	-4.77	0.22
1	05	-6.02	0.22
4	07	-9.92	0.22
-	02	0.00	0.00

Quant à la réponse 3, son importance doit venir du fait que *pousser*, étant un sangoïsme, n'a pas d'équivalent en bambara, encore moins en rundi, en sorte que le groupe n'a plus de raison précise de préférer *raccompagner*. Il évite le préfixe parce que celui-ci apporte un détail superflu à ses yeux.

Si tel est le cas, toutefois, comment le groupe a-t-il pu valider la bonne réponse, quelle était la raison de son comportement? Ici, à défaut d'interférence, la situation, et la coutume, ont pu intervenir. Quand quelqu'un est venu jusque chez vous pour vous rencontrer, il est délicat et naturel de lui rendre la politesse et de faire avec lui le chemin du retour. À moins que ce ne soit pour lui faire comprendre, sans le froisser, qu'on ne tient pas à le voir s'incruster.

Avec ces motifs à l'esprit comme derniers échelons, nous sommes mieux armés pour aborder l'analyse des deux groupes qui ne valident pas la Q.C.M. Ils pourraient donner des valeurs différentes à des réponses pourtant identiques.

Prenons Madagascar. Leur premier choix est *Selon le niveau de langue*. Ces 8% d'habiles sont loin d'être sur le point de s'abstenir comme ceux dont on parlait plus haut. Ils ont plutôt l'esprit trop large. Ils admettent *pousser* mais le jugent familier, et doivent se dire que *raccompagner* fait soigné. C'est un échelon de spirale qui se situe en-dessous de la bonne réponse validée mais légèrement.

Lot	Madagascar		Invalide	
	%	Niveau	Sélectivité	
4	08	7.48	0.20	
3	30	1.25	0.24	
2*	47	-6.34	0.17	
1	14	0.00	0.00	

Par contre, toujours à Madagascar, les répondants n'ont pas vu le problème posé par le contexte. Leur second choix, assez consistant (30%), est *accompagner*. Ils ont donc une autre raison dans l'esprit. En effet, c'est en troisième strate qu'arrive *raccompagner*, avec 47%. Il est après *accompagner*, donc dépourvu de valeur supplémentaire. Prendre la bonne réponse présumée ne signifie donc pas grand-chose, sans doute, pour ce groupe, qui n'a pas perçu la spécificité de la situation. Ce 47% pourrait avoir l'impression que le préfixe *re-* est une variante intensive (comme dans *chercher / rechercher*). Il n'y a pas de raison précise de faire ce choix. La faible sélectivité confirme cette interprétation. Finalement, la place de cette strate sur la spirale est proche de celle de la réponse 4 pour les groupes valideurs¹.

Une conclusion importante se dégage d'une analyse comme celle qui vient d'être faite. C'est que les réponses par elles-mêmes n'ont de sens — ne révèlent quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit des sous-groupes — que prises dans le réseau des réponses possibles, à la lumière de ce que chacune d'elles apporte comme indication. Il y a donc interdépendance des choix dans le groupe. Le schéma de spirale est commode de façon générale mais il apparaît en outre que chaque sous-groupe est comme vaguement conscient de l'existence, dans le groupe, de sous-groupes voisins, qui diffèrent d'opinion avec lui, et dont il respecte ou méprise le point de vue sans pouvoir l'ignorer.

1. C'est confirmé par les niveaux : -7, -6, -9...

Les contacts dans le groupe révèlent à chacun les structures de l'idiome par le biais des valeurs attachées aux formes dans le cadre de la communication. Ces valeurs sont parfois trop obscurément pressenties pour que le progrès se fasse mais il y a déjà dans la mise en alerte une possibilité de découvertes. D'échange en échange, les formes distinctes exerceront leur pouvoir de faire sens et mèneront par palier à un accroissement de la compétence. Il y a dans l'erreur le germe caché d'un progrès. Quand on sent le peu de justification que l'on peut trouver en faisant tel ou tel choix, faute de mieux, on se dit qu'en savoir plus ne serait pas inutile. De réflexion en réflexion, voire en lecture d'ouvrages spécialisés, on passe de règle en règle, on redéfinit leur champ d'application. Le parcours individuel refait la succession des strates. C'est en ce sens qu'il a pu être question déjà de microcosme et de macrocosme. Une conscience linguistique individuelle est structurée de la même façon que le graphique du groupe (partiellement, bien sûr).

Du macrocosme à l'autoguidage.

La macrocosme est le sur-groupe formé de tous les groupes possibles et il peut donc se définir dans une forme comme celle de la spirale, dont n'apparaît souvent qu'un fragment. Le microcosme est un simple individu en train de suivre le cours, par exemple en interactif, sur un réseau ou sur l'Internet. Lui poser 10 000 Q.C.M. (ou davantage : toutes les fautes imaginables) avant de tracer son cheminement optimal serait théoriquement indispensable et absurde en pratique. Quelle est la solution ?

L'individu a une habileté mesurable, sur un sujet donné, et quelques questions suffisent pour mesurer, quand elles sont calibrées d'avance. Cette habileté le situe sur l'échelle du sur-groupe, dans le macrocosme, à un endroit précis. Les expérimentations ont fourni les indices qui constituent l'échelle et elles ont permis de conserver seulement les Q.C.M. validées en tenant compte des appartenances culturelles. Il devient possible de prévoir à quelle distance sera un nouvel étudiant de toute bonne réponse aux questions validées qui vont constituer le programme. Il suffit de trier les Q.C.M. disponibles selon les sujets et de les lui présenter, interactivement, dans l'ordre de la difficulté croissante.

Et rien n'empêche non plus de recalculer l'habileté au fur et à mesure des réponses fournies en cours d'apprentissage. De la sorte, ceux qui apprennent vite (ou devinent bien) progressent de manière accélérée¹.

1. Le mode accéléré est disponible aux personnes qui s'enregistrent pour suivre le C.A.F.É. sur Internet (à l'adresse www.cafe.edu). Il porte le nom de *mode défi*. On peut aussi rester en mode apprentissage ou y revenir à tout moment, ce qui donne alors le temps de faire le tour de tous les aspects de chaque règle.